Les mémoires de M. de Bismarck

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 43

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-248215

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Dimanche, 30 octobre 1898 — N° 43 — Première année

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 26me année, *LE PAYS*

Les mémoires de M. de Bismarck

Le *Matin* de Paris publie les *Mémoires de M. de Bismarck,* d'après son secrétaire, M. Busch. Bien que ce dernier ne semble pas, en écrivant ce livre, avoir reçu un mandat officiel de l'ancien chancelier. son récit, tout anecdotique, a du moins le mérite d'être fait par un témoin mêlé de près aux événements qu'il raconte. A ce titre, il contient plusieurs détails intéressants, et nous croyons que quelques extraits intéresseront nos lecteurs.

La dépêche d'Ems.

Voici en quels termes M. Busch rapporte une conversation du chancelier sur la fausse dépêche d'Ems, dont la publication décida la guerre de 1870:

Lundi, 19 septembre. — La conversation est tombée, à table, sur les événements qui se sont déroulés à Ems, avant que la guerre n'éclate. Abeken, qui se trouvait à cette époque de service auprès du roi, nous raconte, qu'après avoir envoyé au chancelier la dépêche célèbre, où il rendait compte de son entrevue avec Benedetti, le souverain s'écria devant son entourage :

— Eh bien ! j'espère que Bismarck va être enfin content de nous !

Abeken, se tournant vers le chef, lui dit :

— Vous avez dû, effectivement, être content ?

— Heu ! répondit le chancelier en riant, vous pourriez bien vous tromper. J'ai été tout à fait content de vous. mais je n'ai pas été aussi content de Notre Gracieuse Majesté. Je n'en ai même pas été content du tout, oh ! mais là, du tout !..... Il aurait dû agir avec plus de dignité, et surtout avec plus de résolution.

Le chancelier réfléchit un instant en silence, puis il continua :

— Je me trouvais à Berlin, et j'attendais un télégramme d'un instant à l'autre. J'avais invité, ce soir-là, de Moltke et de Roon à dîner avec moi, afin de causer de la situation qui prenait un air de plus en plus menaçant. Pendant que nous étions à table, un long télégramme arriva. Il pouvait avoir environ deux cents mots. Je le lus à haute voix, et la physionomie de de Moltke changea brusquement : son corps se voûta, il eut l'air vieux, cassé et infirme.

Il ressortait clairement du télégramme que Sa Majesté cédait aux prétentions de la France. Je me tournai vers de Moltke et lui demandai si, en tout état de choses, nous pouvions espérer être victorieux. — Oui, me répondit-il. — Eh bien ! lui dis-je, attendez une minute. Je m'assis à une petite table, je pris le télégramme royal, et je condensai les deux cents mots de la dépêche en une vingtaine, mais sans rien y altérer, ni y ajouter. C'était le même télégramme que celui dont vient de vous parler Abeken.

Il était seulement plus court, conçu en termes plus déterminés et moins ambius. Je le tendis, ainsi rédigé, à de Moltke et à de Roon, et je leur demandai : — Et comme cela, comment ça va-t-il ? — Ah ! comme cela, s'écrièrent-ils, ça va dans la perfection ! Et de Moltke parut ressusciter. Sa taille se redressa, il redevint jeune et frais : il avait sa guerre, il allait pouvoir enfin vaquer à ses affaires..... Et la chose réussit en effet. Les français furent exaspérés du télégramme condensé qui parut dans les journaux, et, quelques jours plus tard, ils déclarèrent, la guerre.....

La déclaration de guerre.

Dès le jour même de la déclaration de guerre, bien avant que les opérations fussent commencées, M. de Bismarck organisait contre la France une formidable campagne de presse. Ecoutons M. Busch :

C'est le 19 juillet 1870, à 1 h. 45 de l'après-midi, que M. Le Sourd, chargé d'affaires de France, remit au ministère des Affaires étrangères la déclaration de guerre de Napoléon III.

Vers 5 heures du soir, le même jour, le comte de Bismarck me fit appeler. Il était dans son jardin. Après l'avoir attendu quelque temps, je le vis venir à moi par une de ces longues allées ombreuses qui conduisaient à la Kœniggrætzerstrasse. Il avait à la main une lourde canne qu'il brandissait d'un geste agité. Sa figure, éclairée par les rayons du soleil couchant, ressemblait à ces peintures murales qui se détachent sur des fonds dorés. Il arrêta brusquement sa promenade et, sans préambule, me dit :

— Il faut que vous m'écriviez quelque chose contre les nobles de Hanovre.... tenez, quelque chose dans ce style-là : « On dit que certains nobles de Hanovre ont travaillé à procurer aux vaisseaux français des pilotes et des espions dans la mer du Nord. Les arrestations qui ont eu lieu ces jours derniers ont trait à cette affaire. La conduite de ces Hanovriens est infâme, et j'exprime le sentiment de tous les honnêtes gens, lorsque je dis que ces nobles ont désormais perdu le droit de demander une réparation quelconque par les armes, pour venger leur honneur. Il ne saurait, en effet, plus y avoir d'affaire d'honneur avec eux et, s'ils étaient assez impudents pour en chercher une, ils mériteraient qu'on les fasse jeter dehors par

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 10

LE JOUEUR

PAR

FRANÇOIS TESSON

La tourière parut chercher dans ses souvenirs ; mais le nom de Pierre Michon n'éveilla aucun écho dans sa mémoire et elle répondit en hochant la tête :

— Vous me voyez véritablement désolée, madame ; mais je n'ai point connaissance de cela.

La fleuriste étouffa un cri de douleur.

— Ah ! reprit-elle d'une voix pleine d'amertume, vous voyez bien, ma sœur, qu'il faut que je parle sans plus tarder à Mme la Supérieure ; cet homme dont je vous parle est mon mari. C'est notre enfant, comprenez-vous bien ? notre enfant qu'il venait réclamer ; notre enfant que la misère nous a forcés d'abandonner, il y a bientôt deux ans, et qu'aujourd'hui nous voulons reprendre. Je les attends depuis tantôt. Voyant qu'ils tardaient trop, je suis accourue. Peut-être mon témoignage, peut-être ma présence sont-ils nécessaires ? Me voici. L'angoisse me dévore, la peur me tue, et vous me répondez froidement : repassez demain. Non, non, ne l'espérez point ; il me faut une réponse immédiate et décisive. Pourquoi mon mari n'est-il pas revenu ? pourquoi mon fils ne m'est-il pas rendu ? Voilà ce que je veux savoir. Puisque vous ne pouvez me satisfaire, votre Supérieure me répondra. Conduisez-moi donc vers elle.

Ce n'était plus l'humble ouvrière qui parlait en suppliant ; c'était la mère courroucée qui, du bec et des ongles, réclamait impérieusement sa progéniture.

La tourière crut avoir affaire à une folle.

— Calmez-vous, madame, reprit-elle ; si l'homme que vous dites est venu ici, il en est sorti assurément, car l'hospice, à cette heure, ne renferme que des gens de service ; et quant à Mme la Supérieure... tenez, justement la voici.

Une religieuse âgée entrait au parloir ; c'était la Supérieure.

— Que désire madame ? s'informa-t-elle.

La tourière expliqua à la nouvelle venue le but de la démarche de Fortunée.

— Hélas ! ma pauvre enfant, lui dit la supérieure visiblement émue à son tour, je puis vous répondre ; mais je regrette de ne pouvoir le faire suivant vos désirs. Je n'ai point quitté la communauté de la journée et aucune personne du nom de Michon ne s'est présentée